

Le *Journal* 1887-1925 d'André Gide

par

ÉRIC MARTY *

Notre thèse de doctorat d'État se présente sous la forme d'une édition critique et nouvelle du *Journal* d'André Gide, tout à la fois donc refonte des éditions faites du vivant d'André Gide que présentation de ce texte avec notes, variantes, notices et préface. Cette édition est destinée à paraître à la Bibliothèque de la Pléiade aux éditions Gallimard au mois d'octobre 1996.

Notre résumé abordera successivement les trois grandes parties constituées par notre édition : l'introduction, le texte, l'appareil critique.

I. L'introduction

Notre préface propose une lecture du *Journal* plus qu'une présentation historique ou biographique d'André Gide. La *chronologie* qui suit cette introduction tout comme la *notice* qui retrace l'histoire du texte dans sa genèse comme dans sa réception ayant vocation à remplir ces deux fonctions.

La lecture proposée comprend sept « chapitres » : *I. L'intime*, objet premier de qui tient un journal au quotidien et qui, plus particulièrement que chez les Goncourt, Jules Renard ou Roger Martin du Gard, tient une

* Le BAAG remercie vivement Éric Marty de l'autoriser à publier ici le « résumé » de la thèse qu'il a soutenue en Sorbonne le 29 juin dernier (v. notre n° 112, oct. 1996, p. 442).

place de premier plan chez Gide. 2. *L'aventure* : parallèlement à l'examen minutieux de soi-même, de ce que l'on pourrait appeler le corps au repos, le *Journal* de Gide est aussi le support où Gide enregistre un autre type d'exercice de soi-même — plus sporadique et plus extrême —, celui de l'aventure sensuelle. 3. *Le secret* : cependant tant dans l'intimité de soi que dans l'aventure extérieure, il semble que Gide alors ne dessine que la surface de lui-même, surface d'ailleurs d'où l'Autre est absent : cet Autre qui gouverne secrètement l'image de soi — ce que l'on pourrait appeler l'idéal du Moi —, c'est Madeleine Gide, sa femme avec qui la vie semble avoir été placée sous le sceau du secret ou tout au moins du tacite. Ce dialogue muet jamais explicité apparaît ainsi comme le foyer invisible du *Journal*. 4. *L'année 1916*. Emmanuèle (« Dieu avec nous » en hébreu), nom crypté attribué par Gide à sa compagne, signifie avec force que cette relation ne se limite pas à une conjugalité profane (fût-elle peu ordinaire comme ce fut par exemple le cas du couple Jouhandeau-Élise) : elle est placée sous un signe mystique diverses fois profané. L'année 1916, année de crise religieuse profonde, a été choisie comme paradigme parce qu'elle révèle douloureusement la complexité d'une situation où Gide vit le religieux comme dialogue avec Dieu mais aussi avec soi-même. 5. *L'étranger* face aux exigences d'un tel dialogue où le sujet certes « s'élargit » parfois aux dimensions d'une confrontation fascinante mais où également il lui arrive d'étouffer dans le sentiment de l'inauthenticité, l'étranger donc apparaît à intervalles réguliers dans le *Journal* comme une issue bienheureuse : l'étranger chez Gide c'est avant tout l'Afrique du Nord qui n'apparaît pas tant comme une délivrance face aux hypocrisies puritaines du quotidien, mais comme un espace également libérateur face au « métier de littérateur ». 6. *L'histoire* : si dans sa confrontation au quotidien, Gide jusqu'à son voyage au Congo en 1925 a esquivé les événements politiques ou sociaux de son temps, la guerre de 1914-1918 va dans un premier temps effacer dans le *Journal* l'émergence d'une parole propre et intime : celui-ci étant occupé exclusivement par l'événement. Très vite pourtant cette guerre dans le *Journal* est paradoxalement l'occasion pour Gide de vérifier l'un des dogmes qu'il partageait avec Paul Valéry sur le caractère illusoire de l'événement historique. Dans ces pages, Gide scrute les inexactitudes, les falsifications du discours de l'histoire comme pour mieux le cerner comme espace d'inauthenticité. 7. *La littérature*. La dernière partie de notre introduction vise moins à recenser l'importance de la littérature dans le quotidien de Gide qu'à tenter de percevoir comment consciemment ou non, avec méthode ou parfois de manière plus impulsive, Gide dessine dans ce *Journal* non point la figure du « grand écrivain » posant devant l'éternité, mais plutôt

et plus subtilement une eschatologie de cette figure : l'image du « grand écrivain » est toujours présentée chez lui comme un *devenir*, comme une image encore inaperçue, en *attente* d'être.

II. Le texte

Notre ambition, dans cette édition, est de proposer une édition « complète » du *Journal* de Gide mais également d'en établir — y compris pour la part déjà publiée — une édition moins fautive que celles qui existaient jusque-là.

1. — Les éditions faites du vivant de Gide et sous sa responsabilité étaient en effet assez fautives, d'une part à cause de la complexité du manuscrit, et d'autre part parce que les éditions successives (depuis les publications jusqu'à l'édition Pléiade de 1939 en passant par l'édition dans les *Œuvres complètes* à partir de 1932) ont accumulé au fil du temps de nombreuses erreurs. Ces erreurs concernent d'une part l'ordre des feuillets, des coquilles, des noms propres fautifs. L'exemple des noms propres est peut-être le plus exemplaire : dans son édition de 1939 (Pléiade), Gide a choisi de rétablir un certain nombre de noms propres auxquels il avait substitué des initiales réelles ou fictives dans son édition des *Œuvres complètes*, mais il l'a fait, hélas, de mémoire sans revenir au manuscrit de sorte que l'on trouve parfois Maurice Denis à la placè de Marcel Drouin, ou bien Ghéon à la place de Gallimard ou enfin Keyserling devenir Kassner : ainsi en 1909 ce n'est pas Charles Chanvin qui accompagne Gide à l'enterrement de Charles-Louis Philippe mais Jacques Copeau : de fait, dans l'édition du *Journal des Œuvres complètes*, ne figurait que la lettre C. Outre ce travail de rectification des noms, nous avons prolongé l'entreprise de Gide en rétablissant les noms propres qui étaient restés sous la forme d'initiales dans l'édition de 1939. Ce travail permet de lever un certain nombre d'ambiguités, voire de contre-sens, le plus flagrant étant celui du 8 décembre 1917 et qui concerne une soirée que passe Marc Allégret avec C. : Gide écrit qu'il a connu « le tourment de la jalousie » : jusqu'à présent, tous les gidiens étaient persuadés qu'il s'agissait de Cocteau que Marc fréquentait, en effet, par ailleurs ; or le manuscrit nous apprend qu'il s'agissait d'une jeune fille C[ahé Kruger].

2. — La part la plus importante de ce travail d'établissement du texte a consisté à proposer de réinsérer dans le *Journal* une part très importante d'inédits par le recours d'une part à l'ensemble des cahiers déposés à la Bibliothèque Jacques-Doucet et d'autre part à un certain nombre de feuillets dispersés présents dans des collections particulières. Cette part d'inédit représente environ vingt pour cent de l'ensemble du texte. Notre choix

a été de proposer le texte du *Journal* publié du vivant de Gide (qui varie selon les éditions) dans le format habituel des éditions de la Pléiade et de proposer les inédits avec une marge réduite et un caractère plus petit afin de les différencier typographiquement. Notons que n'ont le statut d'inédits que les seuls passages qui ont une autonomie syntaxique et sémantique face au texte déjà publié, faute de quoi ils sont considérés comme variantes.

III. L'appareil critique

L'appareil critique se compose d'une notice, d'une note sur la présente édition et des notes et variantes.

1. — La notice propose l'étude de la genèse du *Journal*, celle de son édition ainsi que l'étude de la réception du texte. Entre le fait de commencer son journal et la décision d'en faire une œuvre, il y a toute une série de comportements qui constitue le terrain génétique de notre étude. Pour Gide, tenir un journal est devenu un choix de vie, une discipline, une œuvre totale, mais auparavant, le *Journal* est d'abord l'espace où il s'essaie à la fiction (*Les Cahiers d'André Walter* mais aussi *Les Nourritures terrestres*) qui emprunte aux pages quotidiennes bon nombre de fragments ; le *Journal* a été aussi pour Gide des « journaux » : les journaux de voyage tant en Bretagne qu'en Afrique du Nord. Ce n'est que peu à peu, après des coups d'arrêt, des reprises, des abandons que le journal est devenu un lieu central et total d'écriture. Nous examinons également ce phénomène au travers de la gestion qui est faite des cahiers, du soin ou de la négligence qu'il met à les *tenir* mais aussi à la manière dont le « journal » devient dans le *Journal* même un objet de préoccupation esthétique et éthique. Bref, nous avons fondé notre analyse de la genèse au travers de l'idée que celle-ci se confond en réalité avec la lente conquête d'une autonomie d'écriture. C'est en détachant le « journal » du reste de l'œuvre, en lui faisant une place royale dans sa préoccupation d'écrivain, que le *Journal* a pu advenir.

Dans l'analyse de la genèse de l'édition, outre l'analyse du rôle des pré-publications des journaux de voyage, nous examinons plus attentivement les différents faux départs d'une véritable édition du *Journal* par Gide lui-même. Ce qui nous est apparu comme central, c'est l'hésitation d'une part sur une édition clandestine ou publique du *Journal*, d'une édition posthume ou anthume et enfin d'une édition totale ou partielle du *Journal*. Ce qui est troublant avec Gide c'est que ces solutions contradictoires ont toutes été pratiquées.

Nous avons enfin examiné la réception du *Journal* en recensant les

articles parus à l'époque de l'édition de 1939, mais aussi au travers de la réception « non-publique » de ce *Journal* et notamment par une lecture des *Carnets de la drôle de guerre* de Jean-Paul Sartre.

2. — Le *Journal* de Gide est pauvre en variantes mais peut-être précisément parce que presque toutes sont décisives dans la mesure où une rature, une suppression sont évidemment bien plus signifiantes que dans tout autre type de textes. En revanche, le *Journal* de Gide implique bien sûr de très nombreuses notes, non seulement parce qu'il s'agit d'un texte extrêmement « cultivé » — saturé d'allusions littéraires, de citations, de références artistiques ou liées à l'atmosphère créatrice de son époque, — mais aussi parce qu'un journal est nécessairement allusif, creusé d'ellipses. Ces notes ont été rédigées dans l'intention d'éclaircir le plus possible le texte. Nos notes sont parfois longues ; c'était à la fois une nécessité liée à l'extrême densité du texte, mais aussi un choix : celui que les notes aient parfois l'allure d'un texte et puissent se lire comme tel.

vient de paraître
au
CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES

ANTON ABLAS

**Le Journal de Gide :
le chemin
qui mène à la Pléiade**

*À l'occasion de la nouvelle édition du Journal dans « la Pléiade »,
une étude très claire, détaillée et révélatrice de la genèse de
l'œuvre parue en 1939.*

Un vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 96 pp. 56 FF (+ port 8 FF)

Commandes à adresser, accompagnées de leur règlement
par chèque à l'ordre de l'Association des Amis d'André Gide,
au

SERVICE PUBLICATIONS DE L'AAAG
LA GRANGE BERTHIÈRE
F 69420 TUPIN-ET-SEMONS
(Tél. & Fax 04.74.87.84.33)